



HAL
open science

“ Voilà les anthropos ” : à quoi sert un archéologue ?

John Whittaker, Christophe Darmangeat

► To cite this version:

John Whittaker, Christophe Darmangeat. “ Voilà les anthropos ” : à quoi sert un archéologue ?. Sociétés Plurielles, 2023, Identity versus science? Science at the service of identity?, 10.46298/societes-plurielles.2023.11297 . hal-04080834

HAL Id: hal-04080834

<https://hal.science/hal-04080834v1>

Submitted on 25 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

inalco

PRESSES

Transmettre à tous, diffuser plus loin

ARTICLE

« VOILÀ LES ANTHROPOS » :
À QUOI SERT UN ARCHÉOLOGUE ?

John WHITTAKER
Christophe DARMANGEAT (trad.)

Sociétés Plurielles, n° 5

L'identité contre la science ?
La science au service de l'identité ?

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections correspondant à des aires géographiques (Asie(s), Europe(s), Afrique(s), Méditerranée(s), Transaire(s), Amérique(s), Océanie(s)) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études chinoises*, *Études finno-ougriennes*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

<https://www.pressesinalco.fr>

2, rue de Lille - 75007 Paris

Sociétés plurielles

*L'identité contre la science ?
La science au service de l'identité ?*

Numéro 5 – Année 2023

« Voilà les anthropos » :
à quoi sert un archéologue ?

Traduction de WHITTAKER, 1997

John WHITTAKER

Christophe DARMANGEAT (trad.)

Note du traducteur : Ce texte, rédigé par l'archéologue John Whittaker, a initialement été publié en 1997 dans le livre dirigé par J. Andelson, *Anthropology matters: Essays in honor of Ralph Luebben* (Grinnell College). Dans la plus pure tradition américaine, l'auteur part d'une anecdote personnelle pour livrer des réflexions beaucoup plus générales, en l'occurrence sur le travail de l'archéologue et son rapport à la morale, aux enjeux politiques et aux revendications identitaires. Au passage, il relève certains effets particulièrement contre-productifs du NAGPRA, cette loi concernant « la protection et le rapatriement » des tombes amérindiennes promulguée en 1990. Aujourd'hui, 33 ans plus tard, les questions qu'il soulève sont restées d'une brûlante actualité. Il en va de même du point de vue défendu, selon lequel la recherche de la vérité scientifique, loin de s'opposer à l'humanisme, en représente au contraire la condition.

J'étais en train d'admirer les boucles en argent et les couvertures Navajo dans un magasin de Flagstaff (Arizona) lorsque le propriétaire mit une cassette de Floyd Westerman dans la stéréo. Avec une mélodieuse indignation et une guitare nasillarde, il chantait « Here Come the Anthros¹ ». Je me rendis au comptoir et j'achetai immédiatement trois minutes d'insultes mises en musique :

Les anthropos s'abattent continuellement sur notre terre comme
la mort et les impôts
Pour étudier les monstres à plumes avec leurs subventions.

En tant qu'anthropologue dont la spécialité est l'archéologie, je travaille sur les autres cultures, particulièrement celles du passé, parce que les autres manières de vivre me fascinent et que tenter de comprendre d'autres gens à partir des maigres traces qu'ils ont laissées derrière eux représente un défi permanent. On peut penser qu'il s'agit là d'un but certes ésotérique, mais bien innocent. Une fois les gens morts depuis mille ans, quelle importance, hormis pour quelques universitaires, de savoir s'ils venaient du nord ou du sud, s'ils mangeaient du maïs ou s'ils se mangeaient les uns les autres ou s'ils construisaient des maisons en pierre ou en bois ? En fait, cette importance est considérable et les activités des archéologues, en particulier, ont suscité bien des colères imméritées.

Le message de la chanson de Floyd Westerman est que nous sommes insensibles, arrogants et que nous représentons les oppresseurs. L'argent dépensé pour nous n'aide pas les gens que nous étudions et ce que nous découvrons est évident ou sans intérêt. Nous fourrons nos nez là où ne devrions pas et nous sommes irrespectueux :

Les anthropos ne cessent de creuser nos sites cérémoniels sacrés
Comme s'il n'y avait pas de mal à cela et l'éducation leur en donne
le droit.
Mais plus ils creusent, en réalité, moins ils voient
Car ils n'ont aucun respect pour vous et moi.

Je dois admettre que Floyd, qui ne parle pas que pour lui-même, a parfois en partie raison. Certains anthropologues sont des plaies et même ceux d'entre nous qui s'efforcent de ne pas se montrer désagréables sont parfois offensants. Il m'est arrivé de percevoir l'exaspération sur le visage d'un informateur alors que je lui

1. « Voilà les anthropos » (les anthropologues). Chanson de 1982, dont on trouvera les paroles complètes à l'adresse <https://www.lyricszoo.com/floyd-red-crow-westerman/here-come-the-anthros/> (NdT, consulté le 23/01/2023).

posais une question stupide ou de faire irruption dans des pièces où je n'étais clairement pas le bienvenu. J'ai offensé quelques-uns de mes étudiants et des quidams en essayant de leur enseigner des choses qui contredisaient des croyances qui leur tenaient à cœur.

Mais pour l'essentiel, Floyd a tort. De manière générale, les anthropologues ont tendance à être précautionneux vis-à-vis des autres cultures et des autres peuples et ils enseignent que protéger son informateur et respecter la culture qu'on étudie constituent deux points de départ essentiels pour tout travail.

De plus, les fouilles des anthropologues ont eu pour conséquence certains avantages pratiques que Floyd lui-même approuverait probablement. Je pourrais défendre ma profession en décrivant, par exemple, comment les anthropologues furent parmi ceux qui obligèrent le gouvernement à abroger des lois qui supprimaient la liberté religieuse pour les Amérindiens ou comment les preuves archéologiques ont maintes fois servi de point d'appui pour des revendications foncières, en documentant une présence de longue date sur un territoire tribal. Cependant, je souhaite plaider en faveur de la valeur des archéologues dans un registre moins pratique et plus intellectuel.

Le reproche qui me dérange le plus est celui selon lequel nous « n'avons aucun respect ». Comme la plupart des anthropologues, si je ne respectais pas les gens que j'étudie et si je n'éprouvais pas à leur égard à la fois de l'intérêt et un sentiment de parenté humaine, je ne m'embêterais pas comme je le fais à étudier et à enseigner l'anthropologie. Il m'arrive parfois de soupçonner qu'il existe des moyens plus faciles de gagner sa vie que de boire du thé âcre et de l'eau contaminée en goûtant l'hospitalité d'un village syrien ; ou que d'entendre les cheveux de sa nuque griller sous le soleil de l'Arizona tout en dégageant la poussière d'un sol ancien ; ou que de convaincre, en fin d'après-midi, une classe d'élèves somnolents que l'article qu'ils étaient censés lire, bien que long et technique, porte un regard pénétrant sur une population qu'ils devraient comprendre et dont ils devraient se préoccuper.

Je suis fasciné par le peuple Sinagua, dont je fouille les restes. Ses membres étaient des gens coriaces, qui connaissaient toutes les astuces pour survivre en cultivant le sol d'une forêt aride de genévriers autour de Flagstaff. Il est toujours excitant de découvrir, ne serait-ce que partiellement, la manière dont ils y sont parvenus. Quand on passe quelques jours sous le soleil et dans le vent au sommet du cratère O'Neill, là où nous avons travaillé récemment, les murs énigmatiques qui prolongent les coins des maisons, et qui parfois les entourent, commencent à faire sens en tant que protections contre le vent. Avant que 700 ans d'intempéries ne fassent s'écrouler les pierres, ces murs étaient plus élevés et le travail qui

consistait à hisser les blocs de basalte était également récompensé par l'ombre que projetait le mur. L'architecture simple des Sinagua était tout à fait fonctionnelle.

D'un autre côté, leurs pratiques médicales et leur hygiène laissaient beaucoup à désirer. L'ombre de leurs murs était sans aucun doute moins agréable avant les 700 ans qui ont stérilisé ces lieux où l'on déposait ordures et déjections, juste au coin de la maison.

On a récemment fait grand cas des connaissances indigènes en herboristerie et l'on peut supposer que les Sinagua, de même que les peuples du Sud-Ouest de la période historique, possédaient de nombreux remèdes naturels, certains efficaces, d'autres sans intérêt. Cependant, leurs squelettes montrent que, bien qu'ils fussent forts et solides, ils n'étaient pas en bonne santé. Les dents pourries et les abcès graves et douloureux étaient banals ; les quelques membres de cette population qui avaient survécu à mon âge (44 ans) avaient perdu la plupart de leurs dents. Les preuves de malnutrition abondent, particulièrement chez les enfants, et les blessures mal guéries ne sont pas rares. Je ne voudrais pas être un Sinagua – leur vie était affreusement dure – mais j'admire leurs compétences et j'aimerais à coup sûr leur poser quelques questions.

De la même manière, respecter aujourd'hui les autres et leurs droits ne signifie pas qu'on doive être d'accord avec eux. Floyd Westerman a parfaitement le droit d'exprimer ses opinions sur les anthropologues, mais je peux être en désaccord total avec lui, tout en m'attendant néanmoins à trouver en lui quelqu'un de correct, si jamais nous devons nous rencontrer. Il est clair que nous divergeons sur la manière de traiter les traces du passé. Il ne veut pas que j'y touche ; je veux les fouiller et apprendre d'elles. Il veut qu'elles soient contrôlées par des mains indiennes ; je les considère comme un patrimoine de l'humanité, qui appartient à tous. Il y perçoit peut-être une présence spirituelle ; je les vois, d'une manière plus matérialiste, comme une somme d'informations. Je m'intéresse à ses opinions concernant le passé ; il ne pense pas que j'aie quoi que ce soit à lui dire.

C'est à propos des restes humains que ce conflit de postures a pris le tour le plus tranché. En 1990, le Congrès a voté le NAGPRA, le *Native American Graves Protection and Repatriation Act*². Entre autres choses, le NAGPRA, de même que la législation fédérale et locale qui s'y rapporte, rend illégal le fait de perturber des tombes préhistoriques, à l'exception de situations définies de manière stricte (pour l'essentiel, des fouilles occasionnelles ou préventives) ; il ordonne également que la plupart des tombes récemment excavées, de même que les squelettes

2. Loi de protection et de rapatriement des tombes des natifs américains (Amérindiens).

qui se trouvent à présent dans les musées, soient restitués aux groupes actuels qui s'en réclament les descendants, généralement pour être de nouveau enterrés³. Je considère qu'il s'agit d'une mauvaise loi, désastreuse pour l'archéologie. Sur le plan pratique, la loi ne protège pas réellement les tombes, qui continuent d'être perturbées par des travaux et ravagées illégalement par des pillards uniquement intéressés par les objets qu'elles peuvent contenir. Dans le même temps, la fouille des tombes dans un cadre scientifique est dorénavant si grevée d'obstacles politiques et juridiques que de nombreux archéologues redoutent de s'y confronter. Par les ré-enterrements, les lois ont conduit à la destruction d'une grande quantité de données archéologiques, au moment même où la profession a enfin appris qu'il ne faut jamais rien jeter – nous trouvons sans cesse des moyens nouveaux de comprendre des éléments anciens. Dans le cas des squelettes, la dernière décennie a vu le développement de nouvelles méthodes pour analyser les isotopes, l'ADN, le matériel génétique et les pathologies, ce qui nous permet de comprendre l'alimentation, de retracer des liens génétiques (sujet d'un intérêt considérable pour certaines tribus) et de reconstituer les premières manifestations de maladies qui nous frappent encore aujourd'hui. Parmi les squelettes et les objets ré-enterrés, nombreux sont ceux qui n'ont que peu ou pas de rapport avec le groupe actuel qui s'en revendique et qui, en tant que patrimoine national, relèvent du bien public.

Les effets politiques sont bien pires. Le NAGPRA a instauré un précédent dangereux en permettant à diverses minorités d'empêcher un certain type de recherche universitaire. Le NAGPRA octroie un large contrôle sur une partie du passé à des groupes définis de manière vague sur des critères ethniques et religieux. Tout en promouvant une nécessaire communication et coopération entre anthropologues et organisations amérindiennes, il a, au moins aussi souvent, provoqué des querelles entre groupes indiens, pour établir qui sont les vrais descendants des squelettes, et entre Indiens et archéologues, qui devraient être plutôt des alliés naturels pour protéger le passé. La loi procède d'un racisme subtil – elle n'aurait jamais été adoptée si la plupart des législateurs n'avaient pas considéré la préhistoire américaine comme suffisamment dénuée d'importance pour qu'on puisse accorder aux activistes indiens les droits à l'exclusivité qu'ils revendiquaient.

La raison principale pour laquelle le NAGPRA a été soutenu par beaucoup et voté par le Congrès est que dans leur grande majorité, les gens sont réellement convaincus que mettre les morts au jour est « irrespectueux ». En tant qu'archéologue, je crois qu'il y a bien des façons de respecter les morts, et l'une d'entre elles

3. Pour une synthèse, voir PRICE, 1991.

est de les étudier, de tenter de comprendre leur vie et de raconter leur histoire. Sur mon bureau, à côté de photographies de ma femme et de mon enfant, se trouvent deux autres images que je considère tout autant comme des « portraits de famille ». Toutes deux proviennent d'un travail sur le site d'un village préhistorique près de Flagstaff⁴. Dans le village de Lizard Man, ma femme, Kathy, et moi-même avons passé quatre étés à fouiller avec des étudiants de Grinnell, dans la tradition des chantiers-école en archéologie inaugurée par Ralph Luebben en 1968. En 1985, avant que la situation légale actuelle ne transforme cette activité en course d'obstacles politique encombrée de rubans rouges et de restrictions, nous avons fouillé plusieurs tombes sur ce site (toutes se trouvent à présent au musée de l'Arizona du Nord et seront probablement réenterrées à un moment ou à un autre). Sur mon bureau, une grande photographie montre le crâne de la tombe 9. Aussi triste que cela puisse être, certains archéologues ont maintenant si peur d'être offensants qu'ils ne publient même plus les images des tombes. Dans le cas présent, ce sont les restrictions concernant la publication de cet article qui m'ont empêché de montrer ici mes deux images. Je vais tout d'abord décrire la tombe 9 en termes objectifs et scientifiques, à la manière dont je le ferais dans la publication, et j'expliquerai ensuite pourquoi je conserve une image quelque peu macabre sur mon bureau.

Tombe 9. Enfant, de 4 ans et demi à 6 ans, sexe indéterminé. A été inhumé étendu sur le dos, dans une fosse le long de la pièce 15, la tête vers l'est. Fosse creusée à travers le remblai dans la pièce et 20 cm sous le sol. Crâne presque complet, mais endommagé. L'aplatissement occipital prouve que le berceau était pourvu d'une planche dure. *Cribrra orbitalia* (une légère porosité) dans l'orbite droite est l'indice d'une condition anémique, résultant probablement de déficiences nutritionnelles. Les mensurations des os longs étaient inférieures à la normale en considération de l'âge dentaire, là aussi probablement en raison d'une alimentation trop pauvre. Les dents de lait étaient très usées et comportaient des bandes hypoplasiques, encore un indice de maladie ou de stress nutritionnel. Un abcès non soigné a entraîné la perte de la première molaire de lait inférieure et indique une santé générale dégradée ainsi qu'une possible infection systémique. L'évasement des extrémités des os longs suggère des problèmes métaboliques tels que le scorbut (déficience en vitamine C) ou le rachitisme (déficience en vitamine D, qui intervient souvent lorsque les gens ne sont pas exposés à la lumière du soleil). La jambe droite présente une fracture au-dessous du petit trochanter⁵, consolidée en biais,

4. KAMP, 1998 ; KAMP & WHITTAKER, 1998.

5. En haut du fémur (NdT).

causant un raccourcissement de la jambe. Le corps calleux autour de la fracture était consolidé pour l'essentiel, mais encore en phase de remodelage, montrant que l'accident était survenu un an ou plus avant la mort. Les os inférieurs de la jambe droite sont fortement courbés et couverts d'une fine couche poreuse de croissance osseuse. Ceci suggère que l'os s'était assoupli durant la période de confinement qui avait suivi la fracture et que la marche avait été reprise avant qu'il ait pu retrouver sa force. La matière osseuse poreuse sur les jambes et les autres os longs suggère une infection systémique.

Biens : son cou était entouré d'un collier de plus de 195 coquillages *Olivella*. Un pendentif en forme de grenouille, en coquillage *Glycymeris*, reposait sur sa poitrine et deux pendentifs en coquillages *Pecten* se trouvaient près des genoux et sur son pelvis. Ces ornements furent probablement fabriqués plus au sud, par les Hohokam. Chez les Sinagua, l'intégralité des coquillages provenait sans doute des échanges. La tombe comprenait dix récipients appartenant à la poterie locale, dite Sunset Brown. Un petit bol possède un revêtement organique blanc avec des traces de doigts et a peut-être été utilisé durant la cérémonie d'enterrement. Deux sont des jarres atypiques miniatures, sans doute l'œuvre d'un enfant. Deux bols imitant de grands coquillages, l'un finement réalisé, l'autre sommairement, étaient emboîtés l'un dans l'autre. Les autres récipients sont des bols et de petits vases tout à fait ordinaires. Cet assemblage de biens était le plus riche à avoir été trouvé dans une tombe au village Lizard Man et surpassait celui de la plupart des tombes de l'aire Sinagua.

Cette description fournit des faits et quelques interprétations scientifiquement utiles qui en découlent : l'enfant a vécu la rude vie caractéristique de la population Sinagua, il a subi une blessure typique, a été soigné avec attention mais par une médecine primitive et a été enterré avec une importante quantité de biens, ce qui suggère là encore qu'on s'intéressait à lui. Elle montre combien d'informations on peut obtenir à partir des tombes et à quel point les petits détails sont importants – quoique sans doute un peu arides. Nombreux sont les écrits archéologiques qui procèdent de cette manière parce que nous souhaitons être objectifs et scientifiques. Toutefois, si les archéologues sont fascinés par les tombes, c'est parce qu'elles nous rapprochent au plus près de la vie d'un individu, d'une personne réelle, et qu'elles nous permettent d'en saisir quelque chose.

En l'occurrence, il s'agit d'une histoire triste, comme c'est souvent le cas en archéologie – après tout, la mort, la perte, le changement et l'oubli sont la matière première de cette discipline. On nous apprend à écrire de manière dépassionnée, mais tout bon archéologue voit, derrière les restes, les vrais individus.

Le second « portrait de famille » qui figure sur mon bureau a été dessiné par l'artiste Amy Henderson en 1994, d'après nos instructions. Il montre l'enfant

Sinagua se tenant près des pétroglyphes qui ont donné son nom au site. À présent, relisez la description en vous rappelant que le crâne était jadis un enfant.

Imaginez un enfant, assis aux côtés de sa mère à l'ombre d'un mur, imitant ses poteries, apprenant comment travailler l'argile. Ses jambes brunes gambadent joyeusement sur les rochers au-dessus des pétroglyphes – mais c'est l'hiver, il y a du gel et l'enfant chute.

Sa jambe brisée le fait hurler de douleur. Durant tout l'hiver, il reste allongé sur une couverture douce, dans l'angle d'une pièce sombre et enfumée. Tandis que les prêtres chantent et que les parents s'inquiètent, l'enfant s'agite et gémit de fièvre. Arrive le printemps et l'on emmène l'enfant dehors afin qu'il voie de nouveau le soleil et les activités alentour, entouré d'affection et retenant ses plaintes malgré la douleur. L'enfant s'assied avec sa grand-mère et fabrique à nouveau des pots, mais cette année encore, la nourriture se fait rare et l'enfant se languit.

L'histoire prend fin un matin où sous la couverture, il n'y a plus qu'un corps inerte ; les parents pleurent tout en accrochant autour du cou de l'enfant le collier qu'il aimait, puis ils l'enterrent dans une tombe peu profonde, avec ses jouets en poterie afin qu'ils contiennent leur amour et leur douleur.

Manqué-je de respect aux morts quand je conduis une fouille, que je les photographie et que je les étudie ? Pour autant, nous ne les manipulons pas sans précautions, pas plus que nous ne nous moquons d'eux, car dans nos esprits la photographie est indissociable du dessin. L'une est la preuve, l'autre l'interprétation et nous avons besoin des deux. Je respecte les morts et leur culture. Je ne souhaite pas vivre leurs vies et, s'ils étaient vivants, le fait que je m'intéresse à eux pourrait ou non leur plaire. Mais je veux apprendre des morts et raconter leur histoire du mieux que je peux. Je me sens honoré d'avoir vu une histoire humaine vieille de 700 ans et de pouvoir la raconter ; et l'enfant sinagua de la tombe 9 est une personne réelle qui a pénétré mon âme plus que tout ce que j'ai rencontré en archéologie.

Je pourrais rendre à Floyd la monnaie de sa pièce pour avoir dit qu'étant archéologue, j'étais irrespectueux et l'analyser à son tour. Après tout, je ne suis pas un inconditionnel de la musique *country* et ce n'est certainement pas non plus pour la poésie de ses paroles que j'ai acheté la cassette. Les sentiments de Westerman sont peut-être sincères, mais on peut remarquer à bon droit qu'il habite une grande maison en Californie et qu'il gagne beaucoup d'argent en chantant des chansons contestataires pour un public choisi. Bien que je ne pense pas qu'il soit aussi opprimé qu'il voudrait le faire croire, il soulève une question que beaucoup se posent parmi la communauté des Amérindiens et que l'ensemble des archéologues devrait aussi se poser : à quoi sert l'archéologie ?

Les archéologues savent que leur travail a peu de chances de résoudre le problème de la faim dans le monde ou de guérir le rhume. Néanmoins, le simple fait de comprendre les choses a des conséquences pratiques. En observant le passé, nous lui donnons aussi une réalité concrète et le faisons vivre dans nos esprits. Les gens s'intéressent au passé et cela constitue peut-être une raison suffisante pour faire de l'archéologie.

Les choses vont néanmoins plus loin encore. Nous utilisons aussi le passé pour nous comprendre nous-mêmes et pour affirmer aujourd'hui ce qui a été et ce qui devrait être. Pour les Amérindiens d'aujourd'hui, les traces du passé témoignent des accomplissements de leurs ancêtres et les descriptions du passé disent quelque chose de l'importance de leur héritage, de la valeur des cultures indiennes passées et présentes et de la perpétuation de leur valeur en tant que peuple. Je partage en bonne partie cette manière de voir. Comme la plupart des archéologues, le matériel archéologique constitue à mes yeux les vestiges de cultures fascinantes et d'individus en chair et en os qui méritent d'être compris et dont on mérite d'apprendre.

La fierté dans l'héritage spécifique d'un peuple et dans l'héritage plus large de l'humanité est quelque chose que l'archéologie peut – et souvent doit – promouvoir.

Mais parfois, la fierté et le sentiment d'identité dérapent. Dans une réunion à Albuquerque en 1995, les représentants des neuf tribus apaches ont signé un accord afin de réclamer les droits exclusifs sur leur héritage culturel. Ils ont exprimé l'intention non seulement de demander la restitution de tous les objets apaches (ainsi que celle des objets *possiblement* apaches et des objets préhistoriques, donc non apaches) détenus dans les musées, mais de contrôler tout ce qui relevait de leur domaine culturel – chansons, histoires, idées, descriptions, jusqu'au nom d'« Apache » lui-même. Carey Vicenti, juge de la tribu des Jicarilla⁶, déclara que quiconque, y compris les historiens, voulant écrire à propos des Apaches devrait obtenir une permission de la part de la tribu.

Les anthropologues partagent souvent la désapprobation que des représentations erronées suscitent chez les Indiens, ainsi que la frustration de certaines tribus lorsque leurs motifs artistiques propres, qui possèdent souvent une signification religieuse, sont détournés à des fins commerciales. Cependant, les tentatives pour réclamer des droits exclusifs sur l'ensemble du « domaine culturel » d'un groupe sont absurdes sur le plan légal et indéfendables sur le plan moral. Il est tout aussi

6. Un groupe apache (NdT).

déplacé pour les Apaches de contrôler ce que je dis à leur propos, qu'il le serait pour moi de dire à Floyd Westerman qu'il ne peut pas utiliser de guitare car cet instrument appartient à mon héritage et non au sien.

Les anthropologues voient les cultures d'une autre façon. Nous croyons que toute culture constitue un objet d'étude légitime. Cela peut nous faire passer pour des gens intrusifs et impérialistes aux yeux de certains mais, en réalité, c'est l'inverse. En tant qu'archéologue, je suis intéressé par le passé de tout le monde, non pas pour me l'approprier ou le monopoliser, mais pour le comprendre et partager ce que j'en apprend. Si je devais tirer un message politique de mon enseignement de la préhistoire nord-américaine, c'est que l'ensemble de l'archéologie représente un héritage commun de l'humanité. Les Amérindiens préhistoriques sont aussi intéressants, aussi importants et aussi dignes d'être étudiés que les Grecs anciens, les Hébreux de la Bible, les Anglo-saxons ou George Washington. Il est utile de militer pour cet universalisme anthropologique qui devrait être salué par les Amérindiens, dans la mesure où beaucoup d'autres Américains pensent que la préhistoire de ce continent est sans importance et qu'il n'y a donc aucun problème à la détruire par le « progrès », à la piller pour la revente et à la pervertir par de la propagande raciste. Des demandes séparatistes telles que celle des Apaches ne font que renforcer ces tendances. Lorsque le passé est reconnu comme l'héritage de tous, ce sont à la fois les traces de ce passé et ses héritiers modernes qui sont davantage respectés.

Il y a bien pire que de voir les archéologues mener des recherches sur les restes de ses ancêtres, même s'ils sont trop pointilleux sur les détails techniques ou qu'ils dévoilent parfois un passé moins flatteur que ce que l'on aimerait. Nous autres archéologues savons que nous ne comprendrons jamais tout du passé, ni même que nous parviendrons à élaborer des interprétations qui soient des certitudes absolues, mais nous faisons de notre mieux pour y parvenir. En fait, en nous appuyant sur des preuves, et même si nos écrits sont parfois arides, nous nous approchons d'une compréhension partielle de ce que le passé était réellement. En tant qu'êtres humains, nous sommes victimes de biais, mais nous cherchons à être justes et à suivre les indices plutôt que nos préjugés ou nos illusions.

Le traitement du passé par les non-archéologues n'est généralement pas aussi scrupuleux. L'histoire a montré que ceux qui réclament des droits exclusifs sur le passé pour des motifs politiques ont peu d'égards pour la vérité et manipulent l'archéologie pour alimenter le fanatisme et déposséder les gens.

En Allemagne, le gouvernement nazi utilisa de mauvais arguments archéologiques pour affirmer que la Pologne était en fait « aryenne » et qu'elle appartenait à l'Allemagne, mais qu'elle avait été temporairement occupée par des cultures « étrangères ». Dans cette veine, après avoir conquis la Pologne, les SS

organisèrent une grande fouille dans l'extraordinaire site médiéval de Biskupin. Lorsqu'ils furent forcés de battre en retraite à la fin de la guerre, ils dynamitèrent le site, montrant ainsi leur véritable considération pour l'archéologie⁷.

La récente guerre en Bosnie a vu la destruction intentionnelle d'églises, de mosquées et d'autres monuments culturels par les deux camps. Celui qui peut détruire les preuves archéologiques du passé, peut aussi dénier à ses adversaires leur droit à la terre, à leur héritage, à leur fierté et à leur identité en tant que peuple⁸.

Même en Amérique, il existe une tradition longue et ininterrompue de pseudo-archéologie pratiquée par des illuminés qui tentent de démontrer que les Hébreux, les Phéniciens, les Celtes, les Égyptiens, les Chinois ou les Africains sont parvenus à atteindre ce continent durant la préhistoire et que c'est donc à eux que l'on doit les réalisations des Amérindiens auxquels ils avaient appris tout ce qu'ils savaient⁹. À une époque où les colonisateurs européens avaient en tête d'expulser les Indiens de leur terre et de se l'approprier, il y avait derrière ces idées une forte motivation politique ; de nos jours, il reste encore quantité de racistes tout disposés à excuser les injustices passées et à utiliser la pseudo-archéologie pour rabaisser les Indiens. Cela fait plus de cent ans que les archéologues américains déconstruisent ces histoires et il me semble que notre existence se justifie ne serait-ce qu'à cause de cela. Nous pouvons être parfois ennuyeux et obtus, mais si les archéologues ne disent pas la vérité à propos du passé, quelqu'un forgera un passé imaginaire de toutes pièces et à des fins politiques et il s'agira généralement d'une fiction raciste niant les réels accomplissements des Amérindiens. Si l'on ne raconte pas une histoire vraie, on n'entendra que des mensonges.

L'archéologie est souvent le seul moyen de construire une représentation exacte du passé. Pour moi, cela signifie qu'il faut voir les personnes réelles, individuelles, courageuses, avec leurs problèmes de santé et leurs coutumes détestables, mais aussi avec leur sagesse et leurs compétences. En envisageant le passé de manière scientifique et réaliste et en gardant le souci de la vérité, nous soulignons la valeur des autres cultures, l'importance d'apprendre d'autres personnes que nous ne pouvons comprendre que partiellement et qui ne sont peut-être pas toujours admirables à nos yeux. Nous parlons de l'importance de la diversité, de la préservation de notre patrimoine, de la considération pour nos ancêtres, du partage des idées et de notre humanité commune.

7. ARNOLD, 1992.

8. CHAPMAN, 1994.

9. WILLIAMS, 1991.

Lorsque les « anthropos » ne viendront plus, lorsque les archéologues auront été réduits au silence par des politiques de division et lorsque les preuves du passé seront contrôlées à des fins politiques, détruites par le « progrès économique » ou laissées sans protection par des coupes budgétaires et un affaiblissement de la législation environnementale, nous aurons perdu davantage que quelques postes universitaires. Les morts seront alors vraiment morts, leurs faibles voix s'éteindront à jamais et les vivants auront perdu une partie de leur âme.

Bibliographie

- ARNOLD Bettina, 1992, "The Past as Propaganda" in *Archaeology*, vol. 45, n° 4, p. 30-37.
- CHAPMAN John, 1994, "Destruction of a Common Heritage. The Archaeology of War in Croatia, Bosnia, and Hercegovina" in *Antiquity*, vol. 68, n° 258, p. 120-126.
- KAMP Katherine A., 1998, *Life in the Pueblo: Understanding the Past Through Archaeology*, Waveland Press, Prospect Heights, 224 p.
- KAMP Katherine A. & WHITTAKER John, 1998, *Surviving Adversity: The Sinagua of Lizard Man Village*, University of Utah Anthropological Papers n° 120, Salt Lake City, 224 p.
- PRICE H. Marcus, 1991, *Disputing the Dead. U.S. Law on Aboriginal Remains and Grave Goods*, University of Missouri Press, Columbia, 136 p.
- WHITTAKER John, 1997, "Here Come the Anthros. What Good is an Archaeologist?" in ANDELSON Jon (dir.), *Anthropology Matters: Essays in Honor of Ralph A. Luebben*, Grinnell College, Grinnell, p. 101-108.
- WESTERMAN Floyd, 1982, "Here Comes the Anthros" in *Custer Died for your Sins*, Red Crow Productions, Malibu.
- WILLIAMS Stephen, 1991, *Fantastic Archaeology: The Wild Side of North American Prehistory*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 424 p.

Résumé : À partir d'une chanson dénonçant les anthropologues et des préhistoriens comme irrespectueux des cultures qu'ils étudient, l'article propose une réflexion sur le rapport entre les cultures disparues et leur étude scientifique inspirée de l'expérience personnelle de l'auteur. Il examine ensuite le NAGPRA, loi

fédérale sur « la protection et le rapatriement des tombes des natifs américains » qui, en 1990, a conféré aux communautés amérindiennes des droits étendus sur divers biens culturels et sites archéologiques. Il souligne notamment les effets paradoxaux, sinon pervers, d'un tel dispositif législatif, qui n'a pas forcément contribué à une meilleure connaissance (et reconnaissance) des sociétés précoloniales d'Amérique du Nord.

Mots-clés : Amérique du Nord, NAGPRA, culture, archéologie, universalisme, Sinagua

“Here come the anthropos”: what is an archeologist for ?

Abstract: Starting with a song denouncing anthropologists and prehistorians as disrespectful of the cultures they study, the article reflects on the relationship between lost cultures and their scientific study, drawing on the author's personal experience. It then examines NAGPRA, the federal “Native American Graves Protection and Repatriation Act”, which in 1990 gave Native American communities extensive rights over various cultural properties and archaeological sites. He highlights the paradoxical, if not perverse, effects of such legislation, which has not necessarily contributed to a better knowledge (and recognition) of pre-colonial societies in North America.

Keywords: *North America, NAGPRA, culture, archaeology, universalism, Sinagua*